

N'oublions pas le patois ! Hommage à Jules Cordey.

N° 15 / 1940

L'ILLUSTRÉ

LE PATOIS VAUDOIS

Par J. Cordey.

Une brave vieille chargée de quatre-vingts années — les huit croix comme on dit en Provence — à qui on demandait à quel âge une femme ne songe plus au mariage, répondit en son patois : « Vo faut lo demandâ à onna pe vilhîe que mè. » (Il faut le demander à une plus âgée que moi.) Elle aurait répondu de même si on lui avait demandé de quand date notre patois. Il se perd en effet dans la nuit des temps, et porte la trace des différentes peuplades qui ont vécu sur notre sol : Ligures, Helvètes, Romains, Burgondes, Francs. Les savants ont fait passer ses vocables à travers leur crible linguistique et en ont déduit la formule suivante, quant à sa provenance : « Dans une jointée de patois, on trouve : une grosse poignée de latin, une pincée de celtique, un soupçon de german. » Gardez-vous donc de vous représenter le patois comme du français déformé, tarabiscoté, meurtri. Non. Le patois n'est pas le fils caricaturé du français. Il en est le frère, frère de père et de mère, que les circonstances ont réduit à sa légitimité. Il n'a eu pour tout bien que la tradition orale, dépossédée qu'il fut par le patois de l'Île-de-France (devenu le français).

Le patois vient du latin. Mais si la langue latine écrite a peu évolué pendant plusieurs siècles, la langue parlée a extrêmement varié, que les soldats romains, les colons, les marchands ont introduit chez nous. Cette langue — le bas latin ou latin vulgaire — altérée plus tard, quant à la prononciation, par les peuples dits barbares, les Burgondes et les Francs, qui l'adoptèrent, est à l'origine de nos patois romands. Langue principalement parlée. Comme elle ne pouvait s'appuyer sur aucune règle ou autorité linguistique écrite, permanente, grammairale ou dictionnaire, elle fut exposée à se modifier profondément selon les temps et selon les lieux. Cette évolution régionale, sorte de repliement sur soi-même, fut favorisée par les difficultés de communications, le morcellement des territoires seigneuriaux et l'ignorance générale. Le dialecte varia presque à chaque fontaine, chacun puisant à droite et à gauche ce qui était nécessaire à sa propre subsistance.

A la suite du partage de l'empire de Charlemagne, notre pays fut rattaché au Royaume de Bourgogne. Une barricade surgissait ainsi au sud et à l'ouest par la formation des Etats voisins, germes de la France, avec lesquels il avait été uni autrefois. L'unité linguistique, amorcée par l'empereur « à la barbe fleurie » (*Chanson de Roland*) disparut. Notre patois, trop faible cependant en regard des dialectes voisins, langue d'oc et langue d'oïl, finit par osciller entre les deux. Il fut attiré à la fois par le Midi de la France, avec lequel la Savoie nous reliait particulièrement, et par le Nord, dans l'orbite duquel il gravitait. Les savants l'ont catalogué sous la rubrique franco-provençal.

Une question se pose maintenant. Comment notre patois vaudois, si vivace et si vivant, parlé pendant un millénaire, a-t-il petit été grignoté par le français de l'Île-de-France, devenu langue officielle de la « douce France » après la croisade des Albigeois ?

Il y eut à cela les agents les plus énergiques : l'amélioration des communications, le commerce, l'instruction, les services mercenaires, la Réformation avec la lecture de la Bible, les réfugiés de l'Édit de Nantes. Et aussi la mode. Car les mots mode de Paris ont toujours exercé leur influence magique sur les dames d'abord — inspiratrices de la poésie — puis sur tout le peuple. L'importation du français commença, puis se continua lentement, lentement, comme dans le *Vase brisé* :

... la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Aujourd'hui, le tour est fait. Le patois vaudois est à l'agonie. Il se meurt.

Mais, avant de rentrer dans le « grand tout », il a écrit son testament. Amis, lisez-le avec émotion. Le voici :

Ceci est mon testament.

Moi, Patois vaudois, fils authentique du latin de Rome, frère du parler de l'Île-de-France, encore sain de corps et d'esprit, quoique dans la millième année de mon âge, fais savoir à tous intéressés que je dispose de mes biens de la façon suivante :

J'institue pour mon légataire universel et obligé le brave peuple vaudois. Nous avions l'un pour l'autre une affection que les siècles ont consolidée. Cent générations successives ont forgé la chaîne qui nous a unis, la chaîne forte et douce. Je lègue donc à chacun de ses ressortissants :

a) D'abord son nom de famille, marqué de mon empreinte, à valoir in æternum, comme disait mon père le latin ;

b) Puis les noms de hameaux de ses localités, de ses champs, de ses prés, de ses bois, in sæcula sæculorum, comme aimait à s'exprimer mon ancêtre ;

c) Je lui lègue aussi son accent, à chacun selon sa région, à charge pour lui de le modeler à mon image et d'en user pour un temps ;

d) Puis, je lui lègue une partie de mon vocabulaire, affiné (donc déformé), francisé. Il pourra en user à son gré — il ne s'en fera pas faute — dans la conversation familière. Je lui en assure la jouissance et l'usufruit jusqu'à l'âge de sa majorité dans la pratique de la langue française ;

e) Enfin, je lui lègue, à charge pour lui d'en composer son moi, tout ce qui était mon essence, mon esprit.

Telles sont mes dernières volontés, écrites en l'an du Seigneur 18..., 19..., je ne sais plus, je suis si vieux.

Signé : Patois vaudois.

Est-il bien nécessaire de commenter chacun de ces cinq legs ? Contentons-nous, à titre de démonstration, de citer quelques-uns de nos noms de famille, qui ne sauraient renier leur origine patoise : de *grindzo*, grincheux, on a fait Gringet, Grognez ; de *rétso*, qui rechigne, on a tiré Leresche ; Frossard vient de *frossiare*, plus tard *frèsâ*, meurtrir, briser ; Corboz, de *corbo*, courbé. Basset s'explique de lui-même ; *tsambetta*, jambon, a formé Chambettaz ; Benvegnin vient de *bin vegneint*, qui croît bien ; *guégnâ*, qui louche, nous a valu Guignard et Guignet ; Potterat vient de *potta*, lèvres, moue ; Sordet, de *soriaud*, sourd. *Nâi*, noir, est le père de Lenoir, Neyroud ; *valet*, fils, de Vallotton ; Besson, en patois, signifie jumeau ; Fayet et tiré de *fâo*, fayard ; de même Dufey, Dufaux, Faguet, Cauderay, Ducoudray dérivent de *câodrâ*, coudrier ; Pery, de *pérâ*, poirier ; Forney, Fornerod, Fornallaz, Fornachon, de *for*, four, ou *fornet*, fourneau ; Manigley, c'est le menuisier, en patois ; Cosandey, le tailleur ; Bovay, le bovaïron ; Moginier, Mogeon, ont *modzon*, petit bovin, pour origine, etc., etc.

Quant aux noms de lieux, faut-il rappeler parmi des centaines d'autres, que Vernand vient de *verne* ; Montblesson, de *blesson*, poires blettes ; Bret, le lac, de *bret*, sauce ; Fey, de *fâo*, fayard ; Peney, de pin ; Publoz, de *publlo*, peuplier ; Gollie, de *gollie*, étang ; Trabadan, de *trâ*, pressoir à *Badan*.

Et pour ce qui concerne notre vocabulaire, combien de vieux mots demeureront longtemps en notre compagnie. D'ailleurs, par quoi remplacer : *batoiller*, *craslet*, *fontimasser*, *lambiner*, *éclafier*, *épêcler*, *crouier*, *romer*, *bouèler*, *couïler*, *piouler*, *piorne*, *requinquer*, *rebouïler*, *camber*, *cramine*, *gonfle*, *carre*, à *bouclon*, *accouet*, *appondre*, *déguiller*... et les autres ? Une légion au total.

Patois de mon pays, miroir du sol natal,
Vieux comme nos cités et fort comme nos terres,
Tu représentais bien ces âpres caractères
Que l'air de nos coteaux trempe comme un métal.

A. Theuriet.

Non, notre patois n'a pas disparu. Il est en nous. Il est sous-jacent. Il n'y aurait qu'à crier comme dans l'Évangile : « Lazare... pardon, Patois, sors de là ! » Et il apparaîtrait.

Patois, petit grillon du foyer, tu continues de faire entendre en nous ta chanson familière. Tu nous dis, à nous, tes légataires, l'attachement que nous devons avoir pour notre pays et ses coutumes.

Ci-dessous, à titre d'exemple, une petite pièce en vers patois, avec la traduction littérale :

Carillon dâo Dzorât.

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Nom de carrâte, nom de riô,

Nom de velâdzo,

Nom que l'écho dein lè bosson

Ritoule quemet 'na brison !

Ab ! quin leingâdzo !

Oûde-vo ? Lè, dein lè nobîre,

La bise subllie et fâ : Mèzîre !

Mèzîre ! Eh vâ !

Ab ! clli sublliet dein lè sapalle

Vo reinnome quand tîante : Cossale !

Roprâ ! Penâ !

Ti lè nom dâo Dzorât sant clliâ !

Pe forta, l'ouÿra l'a zonnâ :

Syins ! Syins ! pu l'a bramâ :

Cra ! Montprêvôire !

Et cein l'è grand, et cein l'è tsaud,

Quand l'è que dêvete bin hiaut

Noutra vaudâire !

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Lè modzon, bolet et armaille,

Tot ein gueleneint lâo senaille,

Vo diant : Vouliens !

Et dâi motî, tote lè cliïtse

Sè repondant dein lâo perrotte :

Guelin ! Ferleins !

Ti lè nom dâo Dzorât sant jin !

Et ti lè riô, ti lè ricelet,

Du lo Taleint tant qu'âo Grenet,

Tant qu'à la vela,

Ein coudhieint de nion reveilli,

T'iantant : Coulaye ! Savegnî !

Et Frâidevela !

Clliâo nom dâo Dzorât fant pllièzi !

Lè fllièhi dein tote lè grandze

Fièzant à quatro, à retsandze :

Pan ! Pan ! Lo Man !

Lè pronme et lè premiau bî rodzo

Ein tsezeint dyan-te pas : Carrodzo ?

Aovrî lè man.

Ti clliâo nom sant po lè gormand.

T'salet-à-Goubet ! Monteron !

Vutsèrein ! Palindzo ! Sèryon !

L'è biau à oïre..

Ye m'cin cheinto tot rebouïlli,

L'è la musiqua dâo payî !

On pâo ein dzoïre !

Ti clliâo nom sant dâi nom ami !

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Nom de seindâ et nom d'otô,

Nom de velâdzo !

Quand l'è que sarî âi rancô

Voudrî ponâi dere devant lo

Derrâi voyadzo :

Ti lè nom dâo Dzorât sant biau !

Carillon du Jorat. *Traduction.*

Tous les noms du Jorat sont beaux :
 Noms de maisons, noms de ruisseaux,
 Noms de villages,
 Noms que l'écho dans les buissons
 Fredonne comme un murmure !
 Ah ! quel langage !
 Entendez-vous ? Là, dans les noyers,
 La bise siffle et fait : Mézières !
 Mézières ! Eh, oui !
 Ah ! ce sifflement dans les sapins
 Vous remue quand il dit : Corcelles !
 Ropraz ! Peney !
 Tous les noms du Jorat sonnent clair !
 Plus haut, le vent a susurré :
 Syens ! Syens ! puis il a bramé :
 Crac ! Montpreveyres !
 Et cela fait grand, cela fait chaud,
 Lorsqu'elle parle bien haut

Notre vaudaire.
 Tous les noms du Jorat sont beaux !
 Les veaux, les génissons, les vaches,
 Tout en agitant leurs sonnailles,
 Vous disent : Vulliens !
 Et des clochers toutes les cloches
 Se répondent dans leurs paroisses :
 Drelin ! Ferlens !
 Tous les noms du Jorat sont fins !
 Et tous les rios, tous les ruisseaux,
 Depuis le Talent au Grenet,
 Dans les campagnes,
 En s'essayant à ne réveiller personne,
 Chantent : Cullayes ! Savigny !
 Et Froideville !
 Ces noms du Jorat font plaisir !
 Les fléaux dans toutes les granges,
 Frappaient à quatre, à rechange :
 Pan ! Pan ! Le Mont !

Les pommes et les pruneaux, beaux rouges,
 En tombant ne disent-ils pas : Carrouge !
 Ouvrez les mains !
 Tous ces noms sont pour les gourmands !
 Chalet-à-Gobet ! Montheron !
 Vucherens ! Epalinges ! Servion !
 Noms beaux à entendre !
 Je m'en sens tout ému.
 C'est la musique du pays !
 On peut en jouir !
 Tous ces noms sont des noms amis !
 Tous les noms du Jorat sont beaux !
 Noms de sentiers et noms de maisons,
 Noms de villages !
 Quand je serai à l'agonie,
 Je voudrais pouvoir dire
 Avant le dernier voyage :
 « Tous les noms du Jorat sont beaux ! »
 J. CORDEY.

L'illustré du 11 avril 1940

Jules Cordey : inspecteur scolaire... et patoisan

Autor(en): **Marc / Cordey, Jules / Molles, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **78 (1951)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-227838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
 Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
 Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
 ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

† Jules CORDEY

Inspecteur scolaire... et patoisan

Quand lo bon Dieu fasâi lo mondo,
 Quand l'eut vu lo Canton de Vaud
 S'è de : «Sti coup, vo z'ein repondo
 Vaitcé lo payî lo pe biau.
 Lé dzein lâi sarant bin âo tsaud,
 Einverounâ de lâo montagne.
 Lâi vu beta quie dâi Vaudois
 Et, dein eili payî de Cocagne
 Faut qu'on lâi deveze patois.»

*Quand le bon Dieu faisait le monde,
 Quand il vit le Canton de Vaud
 Il s'est dit : Ce coup, j'en répons,
 Voilà le pays le plus beau.
 Les gens y seront bien au chaud,
 Environnés de leurs montagnes.
 Je n'y mettrai que des Vaudois
 Et dans ce pays de Cocagne
 Il faut qu'on devise patois.*

MARC A LOUIS.

(Tiré de *Por la veillâ*.)

Un Vaudois de vieille souche et qui s'est voulu tel toute sa vie, s'est éteint comme l'eut fait un crésus à bout de son huile...

Et c'est dans un émouvant « à Dieu » murmuré à son épouse fidèle qu'il rendit l'âme dans la nuit.

Je l'ai vu sur son lit de mort. Son visage inchangé reflétait la sérénité de la fin : Lui, le pacifique, avait gagné sa paix... !

Les journaux ont rapporté les paroles officielles qui vinrent consacrer, en l'église St-François, l'instituteur rayonnant son canton, l'inspecteur scolaire qui mit tant de bonhomie compréhensive à remplir sa tâche et, par la bouche de M. Wulliamoz conseiller national et député de Bercher, l'hommage au patoisan né à Savigny, ce village égaillé au pied de la Tour de Gourze, le 4 mars 1870, et dont la famille y était déjà signalée avant 1618...

Ici, dans ce *Conteur* qu'il aima, anima en des centaines d'articles, j'entends dire ce que fut l'homme, celui qui dut, bon gré mal gré, assister à un trop

hâtif déracinement du terrien vaudois de son sol et contribua — en sous-main — à sauvegarder nos « traditions-mères », celles qui somme toute sont notre plus pure « raison d'être »...

C'est à « contre-courant » que Jules Cordey continua de nager dans le fleuve de l'indifférence vaudoise. On lui doit aujourd'hui de pouvoir renouer — il est temps — avec cette force intérieure qui est et restera terrienne en dépit de tous les attraits faussement citadins...

* * *

L'inspecteur scolaire Jules Cordey, rentré chez lui, cédait la plume à Marc à Louis et libérait ainsi le meilleur de sa sève jorataise. Mais dans ses fonctions officielles, Marc à Louis restait agissant et c'est lui qui faisait la force de rayonnement de Jules Cordey. Ses élèves s'en souviennent qui le pleurent.

En pleine leçon, le voilà qui entrebâille une porte de classe...

— Entrez, Monsieur l'inspecteur... Entrez !

Le maître veut interrompre une écolière qui, de l'estrade, entretient ses compagnes d'un récent voyage d'agrément fait à Coire avec ses parents.

Jules Cordey insiste pour que l'on n'en fit rien et prend place discrètement dans un banc d'école... attentif.

Plus d'un an se passe. Monsieur l'inspecteur assiste aux examens oraux de fin d'année. Une élève s'en vient tirer son « sujet » de géographie. Jules Cordey la regarde, la reconnaît, l'arrête d'un geste de la main...

— Mademoiselle, lui dit-il en souriant, si vous nous parliez... de Coire !

* * *

Ses fonctions administratives lui valaient à chaque instant d'apaiser les conflits internes.

Une institutrice ayant appris que l'on avait adjoint à l'une de ses collègues malade un maître de gymnastique, vint demander qu'on lui en adjoigne également un...

— Vous êtes d'où, Mademoiselle ?

Ici le nom d'un village bien connu de Marc à Louis, qui savait aussi l'état de longévité de ses habitants...

— Oh ! oh !... Mais savez-vous, Mademoiselle, que l'on n'adjoint de maître de gymnastique qu'à une institutrice ayant atteint l'âge... canonique ?

Ignorant que cet âge est de quarante ans pour la servante d'un ecclésiastique, par exemple, l'institutrice s'écrie...

— Et quel est cet âge, Monsieur l'inspecteur ?

Alors Jules Cordey, se penchant vers elle, lui dit :

— Il varie avec les villages et la race de leurs habitants.

— Mais encore...

— Soyez certaine que vous êtes encore bien loin de l'avoir atteint... tandis que votre collègue...

• • •

Le patoisan ?... Au fond, vous le connaissez mieux que moi, amis vaudois qui l'avez lu et avez dégusté ses savoureux articles, comme si celui qui les avait écrits vous doublait, avec talent, au moment où vous le lisiez...

— Je donnerais bien une de mes vaches pour savoir aussi bien écrire que vous, disait un paysan vaudois à l'un de nos éminents collaborateurs...

A ce taux, Jules Cordey en eût possédé, rue Beau-Séjour où il habitait, une pleine écurie.

Voici quatre ans que chaque mois je me rendais chez lui et, malgré son grand âge et cette première attaque sur le pont du Rhône qui l'obligeait à se ménager, je le trouvais chaque fois prêt à répondre à mes questions avec minutie et cette précision exigeante de ceux qui savent ce dont il parle...

Sa vie intérieure était authentiquement patoisante...

Ceux de ce sol, Marc à Louis te disent ici : Merci et « à Dieu ». A ton épouse et à sa fille : Merci encore d'avoir veillé sur lui jusqu'à son départ pour un monde meilleur où, sans doute, toutes les langues de nos aïeux sont vénérées.

R. Molles.



Jules Cordey

Non le patois n'est pas mort, puisqu'en ce jour votre serviteur fouille ses archives, compose ce chapitre à la mémoire de Jules Cordey et a fait parvenir à des connaissances qui parlent ou s'essayerent au patois vaudois cette précieuse matière.

Non, le patois n'est pas mort, puisque les textes sur le patois vaudois, sur le patois combier en particulier, sont innombrables. Et non seulement les textes, mais les enregistrements, dans les archives sonores de la Suisse romande, sur une cassette émanant de l'Université de Zürich, sur laquelle on pourra entendre un texte d'Auguste Piguet : la soupe au suif, et une chanson de Louis Meylan, authentique patoisant combier.

Ainsi le patois laisse suffisamment de témoins derrière lui pour n'être jamais oublié, et pour même être à nouveau parlé, avec l'accent !

Il est évident qu'il s'agira ici plus du patois vaudois, proche de la région de Savigny, que du patois combier qui ne pourrait s'apprendre qu'à partir d'un seul enregistrement.

L'un dans l'autre, y a du boulot sur la planche !